

## De menace et de mélodie

John Berger et le style de vie paysan

par Paul Malott

« *With music, hope too enters the body.* »<sup>1</sup>

To the Wedding

La fiction de Berger offre de nombreuses métaphores autour de ce qui sort et ce qui entre. Comme dans la phrase ci-dessus, ce qui entre suggère à la fois ce qui s'insinue et ce qui est accueilli. Cet espoir qui nous donne le courage de confronter le monde arrive souvent de façon spontanée, comme un air oublié depuis longtemps qu'on surprend dans un café et qui ravive une mémoire assoupie.

À partir de quelques histoires issues de la trilogie *DANS LEUR TRAVAIL*<sup>2</sup>, j'explorerai brièvement comment Berger, par son désir avoué de rendre hommage à un style de vie qui s'éteint, préserve lui-même cette manière d'être paysanne par son approche narrative propre. Je voudrais aussi attester comment la frugalité des paysans, leur ruse, leurs bons tours et leur conscience profonde des limites que nos corps imposent aux aspirations humaines, subsistent encore dans d'autres cultures rurales, par exemple là où j'habite, à Terre-Neuve, sur la Baie de la Conception. Les raisons de l'attitude prudente de ces habitants sont d'ailleurs très semblables — autant ceux des Alpes françaises que les résidants des ports isolés de Terre-Neuve luttent contre la menace de tomber sous le contrôle des bureaucrates des grandes compagnies.

---

<sup>1</sup> « Avec la musique, l'espoir aussi pénètre le corps. »

<sup>2</sup> La trilogie *DANS LEUR TRAVAIL* comprend les recueils suivants : *La Cocadrille*, *Joue-moi quelque chose* et *Flamme et lilas*.

Pour ces autorités lointaines, les gens les plus proches de la terre et de la mer sont des anachronismes au charme vieillot, ou des traîneurs en marge du Progrès.

Je commencerai par une remarque sur l'une des techniques révélatrice de Berger, un trait vraiment central quant à sa puissance de romancier.

Berger invoque les aspects physiques infimes de notre monde, aussi bien avec l'avidité des sens d'un enfant qu'avec le détachement désabusé d'un grand-père posté sur sa véranda. Cette intense imagerie est souvent servie par la description d'une réalité sanglante, viscérale et parfois douloureusement tendre de la vie quotidienne du paysan — de l'abattage d'une vache où le sang forme « une très grande jupe de velours » au « sol couvert d'un tapis de gazon aussi doux que l'estomac d'un animal ». Par moment, ses observations ont une résonance plus ample, comme dans sa description d'une sécheresse : « D'une seule main, il aurait pu sortir hors de terre chacune de ces plantes comme on soulève un chandelier sur une table. Toutes leurs racines avaient été sectionnées. » Sa prose nous place avec force dans le monde physique des paysans, et cette technique sert incontestablement l'idée que ces hommes *survivent* en restant à l'écoute de leur environnement immédiat. Rêvasser ou théoriser fait courir le risque de recevoir dans le bas-ventre le coup de patte d'une vache ou de voir son foin perdu par une moisson trop tardive. Ou encore, relâcher sa vigilance peut les conduire à abandonner toute chance de rouler les envahisseurs de la ville qui les ont sous-estimés.

Dans une scène de « La valeur de l'argent », quasi kafkaïenne par sa jubilation désolante, Berger décrit le choc de la rencontre entre les valeurs paysannes et urbaines et, ce qui est encore plus poignant, comment la communication entre les inspecteurs de la Régie et les paysans est à peine possible, puisque chacune des parties a davantage à gagner en *ne*

comprenant *pas* l'autre. Ici, on trouve Émile et ses compagnons qui ont distillé plus que leur quotité légale de gnôle (de cidre de pomme), se moquant des soupçons des fonctionnaires qui reviennent sur les lieux :

L'inspecteur principal parlait comme s'il chapitrait des enfants, puis, ôtant ses gants, il examina le robinet du serpent de condensation, y mit le bout de son doigt qu'il sentit ensuite.

Vieille crotte de bique ! murmura Émile.

Les inspecteurs étaient comme les acteurs d'un théâtre lugubre, lugubre car tout ce qu'ils faisaient s'adressait à une autorité qui n'était pas présente sur les lieux.

Le pouvoir des paysans tient à ce qu'ils s'incarnent en chair et en os, ne répondant en général qu'à eux-mêmes, alors que le pouvoir des inspecteurs ne leur appartient pas vraiment en propre. Ces derniers ressemblent plus à des emblèmes vivants d'une bureaucratie distante. Leur propension à s'offenser est donc vive. Tout comme le respect superficiel qu'ils recueillent parfois est la plus élevée des satisfactions que leur travail peut offrir. Berger montre bien, toutefois, que ces hommes personnifient une menace tout à fait réelle, en dépit du dédain que les paysans leur montrent.

Et c'est le refus de recourir à la mièvrerie pour décrire la vie des paysans qui fait que l'écriture de Berger ne dégénère pas vers le mélodrame prévisible de l'opresseur et de l'opprimé. Dans « La valeur de l'argent », Émile, le paysan exaspéré par le renoncement de ses fils à la vie rurale et par l'intervention de l'État, est un homme honorable, mais presque trop malin et passionné pour son propre bien puisque son désir de donner une leçon aux inspecteurs en les enlevant pour les séquestrer dans un cellier le conduit finalement à deux ans de prison. Alors qu'il réfléchit dans sa cellule, il conclut lui-même : « Ce qu'on m'a enlevé, c'est l'habitude de travailler. Je ne serai jamais plus capable de charger treize tombereaux, ni de mener Gui-Gui dans le champ tout en haut. »

Toutes les histoires de la trilogie *DANS LEUR TRAVAIL* tiennent au besoin des hommes de se vouer à un travail constructif pour exercer leur enthousiasme et employer leur corps. Et le sens même de ce travail vient du fait qu'il est nécessaire à notre survie ; ainsi, pour le paysan, une vie libérée du travail, une vie de purs loisirs, n'est pas seulement inconcevable, elle est vaine. Ils comprennent tacitement qu'autant les biens matériels que les connaissances ne sont pas en quantité suffisante pour offrir à tous sur la Terre un paradis rationnel et confortable. Dans son introduction à la trilogie, Berger remarque :

En tant que survivant, l'idée que le paysan se fait de la rareté est étroitement liée à celle qu'il a de la relative ignorance humaine. Même s'il apprécie le savoir et les fruits du savoir, il ne pose jamais l'hypothèse que l'avancement des connaissances diminue le degré d'inconnu. Cette relation non antagoniste entre inconnu et savoir explique pourquoi une partie de ses connaissances est vue, par le monde externe, comme de la magie ou de la superstition.

Là où je vis à Terre-Neuve, entre Harbour Grace et Carbonear, on peut encore sentir les reliquats de la vie de village lorsque des faits inexplicables entretiennent la légende locale. Par exemple, un incident aussi banal que la disparition d'une paire de jeans d'une corde à linge peut être attribuée à un fantôme maraudant dans le voisinage pour se revêtir après un rendez-vous galant avec sa maîtresse éplorée. Une de mes étudiantes remarquait, durant une présentation récente sur les histoires inquiétantes racontées dans sa toute petite communauté, qu'elle avait été élevée dans la croyance que le paranormal était normal.

Si un tel mysticisme rural peut être pris pour de la crédulité ou de la naïveté, Berger met en évidence comment cette forme d'émerveillement ne vient jamais entacher ce qu'on nomme à Terre-Neuve la « roublardise »<sup>3</sup> du milieu rural (un

---

<sup>3</sup> Dans la version anglaise, le mot mis entre guillemets est « cuteness », et il renvoie phonétiquement à « acute », autrement dit : perspicace, avisé. *ndt*

terme qui renvoie à la façon avisée et subtile de transiger avec les autorités ou de les rouler). Dans « In Europa », une histoire du recueil *Joue-moi quelque chose*, lors d'un hommage en mémoire du père de la protagoniste, on trouve ce testament de Berger quant au mélange d'astuce et de spiritualité :

[la fanfare jouait] « Amazing Grace. » Les ouvriers de l'usine s'étaient mis le long de la clôture du verger pour écouter... [l'air] débute en une plainte timide et peu à peu la tristesse fait place à l'ensemble de tous les instruments, et cela devient triomphal... Tandis que j'écoutais « Amazing Grace » cet après-midi de mai 1953, je touchais du doigt quelque chose que je ne serais capable de nommer que vingt ans plus tard. Je touchais du doigt cette certitude que les qualités viriles que les femmes attendent des hommes ont plus à voir avec la sournoiserie, l'esquive et l'insolence. Ce n'est pas la grandeur d'âme qu'elles recherchent. C'est le fait d'être avisé et malin, comme l'était Père.

À l'image de ces violoneux de la lointaine Terre-Neuve, frustes en apparence mais sophistiqués, le portrait que Berger trace des paysans révèle la légèreté du doigté avec lequel on façonne bien sa vie en travaillant la terre et la mer, un peu comme des mains abîmées par les travaux gardent le pouvoir de faire naître d'exquises mélodies d'une petite coque de bois. Ce qui est remarquable n'est pas tant la force brute de la survivance, que leurs astuces autant à l'égard des éléments que de l'envahissante menace posée par les économies d'échelle issues des villes. (La notion chère à E. F. Schumacher que *Small is beautiful* trouve un écho particulier chez les paysans.)

On ne connaît pas encore les effets ultimes de la destruction des habitats et des styles de vie campagnards, mais un peu de cela peut sans doute persister dans l'art, ainsi que la fiction de Berger le montre bien, et l'artiste lui-même peut sûrement communier avec la façon de voir des paysans par sa manière de reconnaître le manque d'inspiration et par son refus de produire pour l'unique satisfaction de produire.

Il faudrait pour finir évoquer la joie du travail partagé, telle qu'elle est observée dans la première histoire du second livre de la trilogie, « L'accordéoniste » :

Le côté loterie faisait des foins une sorte de fête. Toutes les fois qu'ils tiraient le gros lot, c'était qu'ils avaient triché contre le ciel. Parfois, la victoire ne tenait qu'à quelques minutes, alors que le cheval entrait dans la grange la dernière charrette de foin juste quand les premières gouttes de pluie commençaient à tomber. L'empressement, les femmes et les enfants dans les champs, la sueur qu'on lave à la source, la soif qu'on étanche de café et de cidre, pouvoir sauter dans la grange d'une quinzaine de pieds et joyeusement atterrir sain et sauf dans le foin — un foin qu'il avait appris à défaire et à ratisser —, la grange vaste comme une église, qui se remplit lentement jusqu'à ce que, debout sur le tas de foin, il touche le toit de sa tête, le souper, ensuite, dans une cuisine pleine de monde, tout ceci avait toujours fait des foins une fête durant la première moitié de sa vie.

Et, tels les moissonneurs de cette réminiscence, l'artiste ne peut faire de distinction claire entre travail et plaisir car il s'agit pour lui des deux bras d'un même tronc, d'une seule mélodie éthérée qui bat l'amble au rythme de nos cœurs si mortels.

Bristol's Hope, septembre 2004

Traduction Jean-Michel Sivry